

Souvenirs sur Nestor Makhno

par Ida Mett

La veille de la guerre j'ai mis sur papier mes souvenirs personnels sur Makhno tel que je l'ai connu dans le temps à Paris. Ces souvenirs ont été perdus pendant la guerre. Maintenant, ayant lu ce qu'a écrit à son sujet Voline dans son livre sur la révolution russe, je me décide d'écrire de nouveau ces brefs souvenirs dans l'intérêt de la vérité historique.

(Ida Mett qui écrivait habituellement en russe, a rédigé ce texte directement en français. Il est publié tel quel.)



Evidemment il aurait fallu connaître Makhno durant l'époque de sa « grandeur » là-bas, en Ukraine, pour donner son portrait complet. Mais en réalité, comment savoir, quand il se présentait sous son jour réel — durant la période de sa gloire panukrainienne ou à Paris en tant qu'émigré pauvre dans un pays étranger. Je pense que l'histoire a besoin tout d'abord de vérité, et justement, cette vérité d'une période de sa vie je vais tâcher de l'exposer.

Dans le temps, durant la guerre civile, quand l'Ukraine était pleine de légendes de toute sorte sur Makhno et la « makhnovchtchina », quand l'agence télégraphique « Rosta » annonçait tous les quelques jours qu'il était prisonnier des rouges, moi, jeune étudiante qui rêvait des actes héroïques et de la vie en archi-liberté, — je m'imaginai Makhno comme une espèce de bogatyr (héros épique russe) — grand, fort, courageux, sans crainte et sans calcul — lutteur pour la vérité populaire. Je me souviens aussi qu'en Ukraine on disait que Makhno était un ancien instituteur d'école primaire. Et voilà qu'en automne 1925 je viens à Paris et j'apprends que Makhno est à Paris lui aussi, et j'attends avec impatience l'occasion de le voir. Peu de temps après j'ai eu l'occasion de le rencontrer, c'était dans sa petite chambre d'hôtel où il habitait avec sa femme et son enfant. L'impression était totalement contraire à l'image que je me suis faite auparavant c'était un homme de petite taille, d'aspect malingre, près duquel on pouvait passer sans le remarquer. Plus tard j'ai eu l'occasion de le rencontrer souvent. Et lui-même et son rôle dans la guerre civile devenaient plus compréhensibles quand on le connaissait de près.

J'aurais dit que l'essentiel de son être constituait le fait qu'il était et restait un paysan ukrainien. Il n'était nullement un homme insouciant; au contraire, c'était dans le tréfonds de son âme un paysan économe, qui connaissait parfaitement la vie de la campagne et les espoirs de ses habitants.

Lorsque de sa prime jeunesse il devint révolutionnaire et terroriste, il exprimait là aussi l'esprit dominant de son époque et de son milieu — il était fils d'une famille nombreuse très pauvre d'un ouvrier agricole. Ensemble avec quelques amis il se mit à fabriquer des bombes dans le même récipient dans lequel sa mère d'habitude

brassait de la pâte. Quelle ne fut l'horreur de sa mère quand elle a vu le récipient faisant explosion et sautant hors du gros four. Bientôt après ce petit incident tragico-comique, le jeune Makhno fait un attentat contre un fonctionnaire de la police locale et est condamné à mort. Mais il n'a que dix-sept ans et les démarches de sa mère aboutissent à ce que cette condamnation soit mutée contre un emprisonnement pour la vie. Ainsi reste-t-il en prison de Boutyrki jusque la révolution de 1917.

Or les Boutyrki étaient à cette époque une sorte d'université révolutionnaire. Souvent de tout jeunes hommes y entraient ignorant presque tout des théories révolutionnaires et c'est dans cette prison qu'ils acquéraient, des camarades plus âgés et des intellectuels, des connaissances qui leur manquaient. Makhno aussi apprit beaucoup dans la prison, mais ayant un caractère peu conciliant, il était en lutte perpétuelle avec les autorités pénitenciaires ce qui lui valait assez souvent d'être mis au cachot et le rendait encore plus aigri. Il me semble que de la prison de Boutyrki il a apporté aussi une certaine dose d'hostilité envers les intellectuels, envers qui il avait aussi un certain degré de jalousie. Mais il avait en lui une vraie et saine soif du savoir et une estime pour celui-ci. Il racontait souvent la légende qui était répandue en Ukraine à son sujet : il paraissait qu'une fois, en recevant une délégation des cheminots, Makhno leur avait dit qu'il n'en avait plus besoin, car il aurait l'intention de remplacer les chemins de fer par des « tatchankis » (des charrettes en usage en Ukraine). Voilà quelles canailles ! qu'est-ce qu'ils ont inventé, s'indignait-il.

Il est entré à Boutyrki en 1908 ou 1909 et vers 1914 il avait déjà eu le temps d'entendre beaucoup de choses et beaucoup réfléchir. Quand la guerre de 14 éclata, la grande partie des prisonniers politiques de cette prison sont devenus partisans de la défense nationale ; alors Makhno avait fabriqué tout seul un tract défaitiste et l'a lancé à travers, la prison. Ce tract commençait par les paroles suivantes : « Camarades, quand est-ce que vous cesserez d'être des gredins ? ». Cette feuille a eu un certain retentissement et des vétérans de la révolution, comme le Socialiste-Révolutionnaire Minor ont commencé leur petite enquête pour savoir qui a osé rédiger cet appel. Cet épisode m'a été raconté par Makhno lui-même et confirmé par son camarade de prison Pierre Archinov.

La révolution de février 1917 a ouvert les portes aussi pour ce prisonnier qui se trouve ainsi en liberté à l'âge de vingt-cinq ans. Armé d'un certain bagage intellectuel conquis dans l'université révolutionnaire de Boutyrki. Il reste très peu de temps à Moscou et se dépêche à venir dans son village natal Gouliai-Polié où habitait toute sa famille, et bientôt le jeune révolutionnaire se jette-t-il dans l'abîme radieux de l'Ukraine révolutionnaire.

Il jouit d'une grande autorité parmi les paysans de son village et organise des groupes anarchistes parmi les paysans de la localité, de sorte que quand plus tard il essaie d'écrire une histoire du mouvement makhnoviste, c'est à ces groupes qu'il reconnaît le rôle d'initiateurs du mouvement des partisans et nie l'influence sur ce mouvement d'anarchistes du dehors. Il les appelle des « artistes en tournée » et les accuse de n'avoir rien donné au mouvement. Et si, d'après lui, le mouvement avait quand même un caractère anarchiste, ce cachet lui était donné personnellement par lui Makhno et par les groupes de paysans organisés par lui.

Makhno était-il un homme honnête, désirant du bien au peuple ou fut-il un élément fortuit tombé par hasard dans la mêlée? Je pense que sa bienveillance sociale fut

sincère et hors de tout doute. Il était un politicien à talent inné et se lançait dans des stratagèmes qui étaient souvent hors de proportions avec ses connaissances politiques limitées. Cependant je crois que dans le rôle de vengeur populaire il fut parfaitement à sa place. Quant à la question de savoir ce que lui et sa classe voulaient et espéraient, cela était en effet le point faible du mouvement makhnoviste ; mais ce point faible était commun à toute la Russie paysanne des camps différents. Ils voulaient la liberté, la terre, mais comment utiliser ces deux choses, c'était plus difficile à établir. Ce même point faible explique en partie le fait que la paysannerie russe n'a pas su plus tard s'opposer résolument au nouveau servage introduit par Staline.

Je me souviens comment Nestor Makhno exprima une fois en ma présence un rêve qu'il aurait voulu voir se réaliser. C'était en automne 1927, pendant une promenade au bois de Vincennes. Le temps était magnifique. Sans doute l'ambiance de la campagne avait poétisé son état d'âme et il improvisa son récit-rêve : le jeune Mikhnienko (le vrai nom de Makhno) retourne dans son village natal Gouliâl-Polié et commence à travailler la terre et mener une vie régulière et paisible ; il se remarie avec une jeune villageoise. Son cheval est bon, l'attelage également. Le soir il retourne doucement avec sa femme de la foire où ils sont allés pour vendre leur récolte. Maintenant ils sont en train d'amener des cadeaux achetés en ville. Il était tellement passionné de son récit qu'il avait complètement oublié qu'il n'était pas à Gouliâl-Polié, mais à Paris, qu'il n'avait ni terre ni maison ni jeune femme. En réalité il ne vivait pas avec sa femme ces années-là, ou plus exactement, ne vivait de nouveau plus, car ils se séparaient plusieurs fois et se mettaient de nouveau à vivre ensemble, Dieu sait pour quelle raison. Ils étaient étrangers l'un pour l'autre moralement et peut-être même physiquement. A cette période elle ne l'aimait certainement pas et qui sait si elle l'aimait jamais. C'était une institutrice ukrainienne, plutôt apparentée par l'esprit au mouvement petlurien, et n'avait jamais rien de commun avec le mouvement révolutionnaire.

J'ai lu quelque part que Makhno devint révolutionnaire sous l'influence d'une institutrice qui est devenue après sa femme. C'est une invention absolue. Sa femme Galina Kouzmienko, il l'avait connue quand il était déjà le batko Makhno; elle était tentée par le rôle de femme de l'ataman tout puissant de l'Ukraine. Elle n'était pas d'ailleurs la seule femme qui faisait la cour au batko. Étant à Paris il me racontait qu'à cette période de sa vie les gens rampaient devant lui et il aurait pu avoir n'importe quelle femme, car grande était sa gloire, mais qu'en réalité il n'avait pas de temps libre à consacrer à sa vie personnelle. Il me le racontait pour réfuter la légende des orgies qui auraient été soi-disant organisées par lui et pour lui. Voline dans son livre raconte les mêmes bobards. En réalité Makhno était un homme vierge ou plutôt pur. Quant à ses rapports aux femmes, j'aurais dit qu'il se combinait en lui une espèce de simplicité paysanne et un respect pour la femme, propres aux milieux révolutionnaires russes du commencement du siècle. Parfois il se rappelait avec un regret sincère de sa première femme, une paysanne de son village natal qu'il avait mariée après sa libération en 1917. Il a eu même un enfant de ce mariage, mais sous l'occupation allemande il se cachait ailleurs et la femme, étant averti par quelqu'un qu'il était tué, se maria de nouveau. L'enfant était mort et ils ne se sont plus rencontrés.

Sur sa joue droite Makhno avait une énorme cicatrice qui arrivait jusqu'à la bouche même. C'est sa seconde femme, Galina Kouzmienko, qui tentait de le tuer pendant qu'il dormait. C'était encore en Pologne, et il semble que c'était en rapport avec un

roman qu'elle aurait eu avec un officier petliourien. J'ignore ce qui a été la cause immédiate de cet acte. Très souvent devant le monde elle faisait son possible pour le compromettre et le blesser moralement. Ainsi une fois, en ma présence, elle a dit au sujet d'une personne: c'était un vrai général, pas comme Nestor, en voulant souligner qu'elle ne le considérait pas comme tel. Or elle savait que lors de la présence de Makhno en Roumanie, le gouvernement roumain lui rendait des honneurs correspondants à ce rang.

A Paris Galina Kouzmienko travaillait tantôt comme femme de ménage tantôt comme cuisinière et considérait que la nature l'avait créée pour une vie meilleure. En 1926-1927 elle avait écrit à Moscou en demandant au gouvernement de pouvoir entrer en Russie. Pour autant que je sache Moscou a rejeté cette demande. Il me semble qu'après elle vivait de nouveau maritalement avec Makhno. Je ne crois pas qu'il lui avait pardonné cette demande, je pense plutôt qu'ils ont agi tous les deux en vertu d'une faiblesse morale. Après la mort de Makhno elle est devenue la femme de Voline et ensemble avec ce dernier elle avait commis la plus grande saleté morale : tous deux, ils ont dérobé d'en-dessous l'oreiller mortuaire de Makhno son journal intime et l'ont fait disparaître. Or ce journal Makhno l'avait écrit durant toute sa vie en émigration et y donnait son avis sur ses camarades d'idée et sur leur activité : je peux l'affirmer, car en 1932 Makhno m'a fait savoir qu'il aurait voulu avoir mon opinion sur un épisode dont j'étais témoin, ceci pour vérifier l'exactitude de son inscription dans son journal intime. Il paraît que sous l'occupation allemande en France, Galina Kouzmienko était devenue intime avec un officier allemand et puis elle est allée avec sa fille à Berlin où elle a été tuée pendant un bombardement. Il se peut que ce n'est pas vrai non plus et qu'elle vit encore quelque part, peut-être même en Russie. Makhno aimait sa fille passionnément. Je ne sais pas quels étaient leurs rapports à la fin de sa vie, mais quand sa fille était petite et se trouvait sous sa surveillance, il satisfaisait tous ses caprices ; mais parfois, étant énervé il la battait après quoi il était presque malade à l'idée même qu'il l'avait battue. Il rêvait qu'elle devienne une intellectuelle. J'ai eu l'occasion de la voir après la mort de Makhno; elle avait dix-sept ans et ressemblait physiquement beaucoup à son père, mais elle ne connaissait pas grandchose sur lui et je ne sais pas si elle était très curieuse de le connaître.

Quant aux rapports de Makhno avec Voline, je peux certifier que non seulement il n'aimait pas Voline, mais qu'il n'avait pour lui aucune estime le considérant comme un homme sans valeur et sans caractère. Il me disait plusieurs fois qu'en Ukraine Voline s'empressait à faire des courbettes auprès de lui et n'osait jamais exprimer une opinion indépendante en présence du batko. Ainsi dans l'état-major makhnoviste fut exécuté un envoyé des rouges, un certain Polonski. Certains membres de l'état-major en furent mécontents. Et voilà que vient de quelque part Voline. On lui raconte cet épisode, mais lui en réplique ne fit que demander : et batko est-il d'accord? Si oui je ne veux même pas discuter la question. Il se trouvait que Makhno était dans la chambre voisine et dans un état de semi-ivresse. En entendant la conversation il entra dans la chambre où se trouvait Voline et lui dit : alors tu es d'accord qu'on avait fusillé un homme sans avoir demandé pour quelle raison il fut exécuté? Et même si le batko était d'accord, ne pouvait-il pas se tromper, et s'il était ivre quand il l'a fait fusiller, alors quoi? Voline n'osa plus rien dire. Par contre à Paris, quand Makhno vivait dans la misère et dans l'abandon, tout le monde critiquait son passé et son activité en Ukraine, tandis que là-bas les mêmes gens ne trouvaient pas de

courage pour exprimer leur opinion. Makhno était assez intelligent pour s'en rendre compte, et payait aux auteurs de ces critiques par une haine implacable. Par ailleurs, quand on lui disait la vérité franchement il semblait être offensé, mais je suis sûre qu'au tréfonds de son âme Makhno estimait de telles gens, car il était capable à une certaine objectivité. Cependant de mon expérience personnelle j'aurais pu déduire le contraire : ainsi il m'est arrivé une fois de copier à la machine ses mémoires. Au cours de ce travail j'ai constaté que des données d'un intérêt historique véritable ont été mélangées avec des textes des discours de meetings prononcés durant les premiers mois de la révolution, ne contenant rien d'original et ne méritant donc pas d'être cités. Qui et comment les avait-on enregistrés en 1917 pour pouvoir être cités textuellement? En ce temps on a prononcé de tels discours par milliers. Je n'ai pas manqué de dire à Makhno que quoique ses mémoires soient très intéressantes, on ne peut pas de cette manière écrire un livre, qu'il faut choisir les faits et documents les plus importants et les concentrer pour pouvoir en faire un seul livre, tandis que lui avait déjà écrit deux, et avec ça il n'était pas encore arrivé jusqu'au mouvement makhnoviste lui-même, c'était toujours encore les préliminaires. Il m'a écouté attentivement, mais n'a jamais suivi mon conseil. Il est vrai que je n'étais pas grande diplomate je lui ai dit – vous êtes un grand soldat, mais pas un grand écrivain. Demandez quelqu'un de vos amis, par exemple, Marie Goldsmith de concentrer vos mémoires. Mais non seulement qu'il n'avait pas suivi le conseil, mais il ne m'a jamais pardonné d'avoir donné celui-ci. Il se peut cependant que les dernières années de sa vie il se rappela de mon conseil, car il arriva malheureusement ce que j'ai prévu – son livre sur le mouvement makhnoviste n'a jamais été écrit. En effet un ami français avait proposé à Makhno une aide matérielle pour qu'il puisse écrire ses mémoires, mais vu qu'on ne prévoyait pas la fin de ce travail, l'ami avait coupé l'aide. Alors Makhno était obligé de gagner sa vie et les mémoires n'ont évidemment pas été terminées. Plus tard il vivait dans une misère terrible qui ne le disposait pas à écrire.

Makhno était-il antisémite ? Je ne le pense pas du tout. Il croyait que les juifs étaient un peuple capable et intelligent, peut-être était-il quelque peu jaloux d'eux, mais il n'y avait pas d'animosité dans ses rapports avec les juifs qu'il connaissait. Il était capable d'être ami d'un juif sans aucun effort de volonté. Quand on l'accusait d'antisémitisme, cela l'offensait terriblement et le rendait triste, car il était trop lié dans son passé avec l'idéologie internationaliste pour ne pas sentir toute l'importance d'une telle accusation. Il était fier d'avoir fait fusiller l'ataman Grigorie et considérait que tous les bruits concernant les pogromes qu'auraient soi-disant commis les makhnovistes n'étaient que d'odieuses inventions.



Quand je me demandais pourquoi un homme comme Makhno avait tout d'un coup acquis à son époque une telle puissance, je me l'expliquais surtout par le fait qu'il était lui-même chair de la chair de la paysannerie ukrainienne et aussi parce qu'il

était un grand acteur et devant la foule il se transformait et devenait méconnaissable. Au cours des petites réunions il ne savait pas s'expliquer, c'est-à-dire, que sa manière solennelle de s'expliquer était ridicule dans une ambiance intime. Mais il suffisait qu'il apparaisse devant un grand auditoire que l'homme devenait un grand orateur, éloquent et sûr de lui-même. Ainsi j'ai eu l'occasion de le voir à une réunion publique organisée à Paris par le club du Faubourg où on discutait la question de l'antisémitisme dans le mouvement makhnoviste. En l'écoutant et surtout en le voyant j'ai compris la force de transfiguration que possédait ce paysan ukrainien.

Il y avait cependant un autre trait de caractère qui expliquait sans doute son influence sur la masse, c'est son courage physique. Archinov affirmait encore à Paris, malgré qu'il lui était plutôt hostile, que sous les balles Makhno se promenait comme un autre se promène sous la pluie ; Archinov considérait ce courage comme une espèce d'anomalie psychique.

Pendant les années d'émigration Makhno était atteint d'une maladie propre aux anciens hommes illustres, qui d'habitude sont incapables de se réhabituer à la vie simple et aux conditions ordinaires. Il semblait qu'il était embêté quand personne ne parlait de lui, et il donnait des interviews aux journalistes de toutes sortes en sachant parfaitement l'hostilité de la plupart des partis et des hommes envers lui. Une fois un journaliste ukrainien quelconque l'avait demandé à interviewer, et c'était par mon intermédiaire. Je lui ai déconseillé de donner cet interview en prévoyant que le journaliste allait défigurer tout et que lui Makhno n'aurait aucune possibilité de défendre ses droits. Mon conseil n'était évidemment pas suivi et le journaliste avait publié ce qu'il avait trouvé commode pour lui et pas du tout ce que lui a dit l'ancien batko. Makhno rageait, mais je ne pense pas que ce cas lui servit de leçon.

Aurait-il pu devenir de nouveau un petit homme inconnu ? Il rêvait certainement de cela (c'est-à-dire) de devenir un simple paysan ukrainien, mais je pense qu'il était pour toujours arraché d'une pareille vie.

Je me souviens qu'un jour nous avons parlé avec lui au sujet des carrières des généraux soviétiques Boudienny et Vorochilov. Makhno avait pour eux une estime professionnelle; il me semblait même qu'il était en quelque sorte jaloux de leur carrière. Il n'est pas exclu que dans son cerveau rôdaient, sans le vouloir, des idées qu'il aurait pu lui aussi être un général de l'armée rouge. Cependant lui-même ne me l'a jamais dit. Au contraire, durant cette conversation il me disait que s'il retournait en Russie il aurait dû commencer à apprendre l'A.B.C. de l'art militaire régulier. Il faut considérer cette conversation comme un rêve exprimé oralement. Cependant je suis sûre que s'il retournait en Russie il n'aurait pas pu rester deux jours sans rompre et se disputer avec les gouvernants, car au fond de son âme il était honnête et n'aurait pas pu se soumettre ni aux autorités hiérarchiques ni au mensonge social.

Makhno a connu de son vivant la collectivisation en Russie, mais j'ignore ce qu'il en pensait.

Makhno avait-il vraiment une croyance en l'anarchisme dont il se réclamait comme adepte ? Je ne le crois pas. Il avait plutôt une espèce de fidélité aux souvenirs de sa jeunesse, quand l'anarchisme signifiait une croyance que tout peut être changé sur la terre et que les pauvres ont droit aux rayons de soleil. Les anarchistes que Makhno connaissait en Russie pendant la révolution, il les désapprouvait aussi

bien parce qu'ils lui semblaient incapables et aussi parce qu'ils venaient dans la makhnovchtchina comme théoriciens en se montrant inférieurs comme courage à ces simples paysans ukrainiens qui peuvent donner à n'importe qui la leçon de courage corporel. Chez Kropotkine il critiquait âprement son patriotisme de 1914. J'aurais pu résumer en disant qu'il sentait parfaitement le manque de coordination de la pensée anarchiste avec la réalité de la vie sociale.

Makhno était-il un ivrogne, comme le décrit Voline ? Je ne le crois pas. Durant trois années à Paris je ne l'ai jamais vu ivre, et je le voyais très souvent à cette époque. J'ai eu l'occasion de l'accompagner en qualité d'interprète aux repas organisés à son honneur par des anarchistes étrangers. Il s'enivrait du premier petit verre, ses yeux brillaient et il devenait éloquent, mais vraiment ivre je ne l'ai jamais vu. On m'a dit que les dernières années de sa vie il avait faim, se laissa aller et peut-être à ce moment a-t-il commencé à boire, cela ne me semble pas exclu. Mais en général à son organisme malade et affaibli il suffisait quelques gouttes d'alcool pour le rendre ivre. Étant ataman il a dû boire dans la même mesure que le fait un paysan ukrainien dans la vie quotidienne.

Comme un trait négatif de son caractère j'aurais pu indiquer son extrême incrédulité et sa méfiance, quoique je ne pourrais pas affirmer que ces traits ne sont pas un résultat pathologique de son activité militaire pendant la guerre civile. Il était capable parfois de soupçonner même ses amis les plus proches. Aussi il arrivait que dans ses relations personnelles il n'était pas capable de distinguer entre les choses importantes et les petits détails.

Savait-il se reconnaître entre ses amis et ses ennemis ? Je pense que quelque part intérieurement il savait les distinguer, mais à cause de son caractère acariâtre il était capable de se disputer avec des gens qui lui voulaient du bien. Son journal intime après sa mort est tombé entre les mains de deux de ses ennemis – sa femme et Voline. Malgré sa méfiance il ne pouvait tout de même pas s'attendre à une pareille catastrophe.

Paris, février 1948



Ida Mett naît le 20 juillet 1901 à Smorgone. (Petite ville industrielle à dominante juive dont la tannerie est l'activité principale). Bien qu'issue de parents marchands d'étoffe et d'une famille nombreuse, Ida Mett choisit la médecine. A quelques semaines d'obtenir son diplôme, elle est arrêtée pour menées subversives. A vingt-trois ans, seule, elle s'enfuit de Russie avec la complicité de contrebandiers juifs. Après un séjour d'environ deux ans en Pologne (chez des parents) – et un transit vraisemblable par Berlin – elle arrive en France, à Paris, en 1926.

Elle collabore activement à la rédaction de Dielo-Trouda (*L'œuvre du travail*) avec Voline et Archinoff. Mais en 1928, elle est exclue du groupe pour exécution de rites religieux : à la mort de son père, Meyer Gilman, elle avait allumé une bougie.

En 1928 toujours, à la suite d'une campagne dénonçant la situation de la classe ouvrière en Russie, Ida Mett et son mari, Nicolas Lazarévitch, sont expulsés de France. N. Lazarévitch, lui-même expulsé de Russie depuis 1926 après un emprisonnement de deux ans, devait notamment sa liberté aux anarchosindicalistes français, et à Pierre Monatte.

Ils s'exilent alors en Belgique jusqu'en 1936, avec une éclipse d'environ deux ans en France (illégalement) et en Espagne. Pendant cet exil, ils rencontrent Ascaso et Durruti. Sur l'invitation de ces derniers, ils interviennent dans plusieurs réunions publiques en Espagne. Dans le même temps, Ida Mett se lie avec les milieux anarchistes et pacifistes belges.

Elle reprend ses études de médecine et obtient son diplôme en 1930, mais n'a le droit d'exercer ni en Belgique ni en France. Ida Mett et Nicolas Lazarévitch réussissent à revenir en France en 1936. Ils vivent au Pré Saint-Gervais, toujours illégalement; la naturalisation leur est systématiquement refusée. Jusqu'à leur mort, ils n'obtiennent qu'une succession de permis de séjour accordés au compte-goutte. Ils en conserveront une hantise de l'expulsion. Une régularisation de leur situation administrative sera due à Boris Souvarine, qu'ils comptèrent toujours parmi leurs amis.

Arrêtés de nouveau le 8 juin 1940, ils sont emprisonnés. N. Lazarévitch est envoyé au camp du Vernet (près de Pamiers) d'où il ressort trois mois plus tard, Ida Mett et son fils Marc (huit ans) à celui de Rieucros jusqu'en avril 1941. Ils obtiennent leur transfert à Marseille en vue d'une émigration aux États-Unis. Échec. Grâce à Boris Souvarine, ils peuvent cependant s'installer à la Garde Freinet dans le Var, mais en résidence surveillée, d'où ils se dirigent ensuite vers Draguignan jusqu'au printemps 1946.

En 1936, elle devient secrétaire du syndicat du gaz de banlieue à la bourse du travail. De 1948 à 1951 Ida Mett travaille comme médecin dans un préventorium d'enfants juifs à Brunoy. Des années 1950 jusqu'à la fin de sa vie elle sera traductrice technique dans l'industrie chimique.

L'une des premières à rompre le silence autour de Cronstadt — et ce, du vivant de Trotsky — Ida Mett est l'auteur d'une brève mais essentielle étude publiée en 1948 aux éditions Spartacus : *La Commune de Cronstadt, crépuscule sanglant des soviets*. Elle est également l'auteur de *Le paysan russe dans la révolution et la post-révolution* aux mêmes éditions en 1968 et de *La médecine en U.R.S.S.* aux éditions Les Iles d'Or en 1953. Elle collabore aussi au numéro spécial de *Est et Ouest* en 1957, sur Le communisme européen depuis la mort de Staline aux côtés de Boris Souvarine, Lucien Laurat, Branko Lazitch, Ronald Wright et d'autres. Enfin, en collaboration avec son mari, elle publie aux Iles d'Or en 1954 *L'école soviétique* préfacée par Pierre Pascal. Ida Mett meurt le 27 juin 1973 à Paris.

L'U.R.S.S. qui est pour les uns la patrie du socialisme et pour les autres un état ouvrier dégénéré quand ce n'est pas pour les mêmes, est en réalité l'État du capital et la patrie des imbéciles.

La radicalité de Nestor Makhno, ce en quoi il se montre résolument moderne, c'est qu'il dépasse pratiquement et historiquement l'idéologie anarchiste.

« L'armée makhnoviste n'est pas une armée anarchiste, elle n'est pas formée par des anarchistes. L'idéal anarchiste de bonheur et d'égalité générale ne peut être atteint à travers l'effort d'une armée, quelle qu'elle soit, même si elle était formée exclusivement par des anarchistes. (...) Ni les armées anarchistes, ni les héros isolés, ni les groupes, ni la Confédération anarchiste, ne créeront une vie libre pour les ouvriers et les paysans. Seuls les travailleurs eux-mêmes, par des efforts conscients, pourront construire leur bien-être, sans État ni seigneurs. »

Polevoi, dans un article intitulé *Anarchisme et makhnovtchina* publié par Le Chemin de la Liberté (Pout y svobodié) le 5 juillet 1920.

De Makhno à Cronstadt, Lev Davidovitch Bronstein, alias Léon Trotsky, recourt comme à son accoutumée à la calomnie primaire. Cet inepte compilateur occupe une place d'expert patenté en matière de dénigrement et d'assassinat.

« Cette seconde armée, c'est celle de Makhno. Ses rangs sont formés d'éléments rétrogrades et abrutis qui sont le fondement des habitudes malsaines qui sévissent (...) Un élément dépravé et obtus a entrevu la possibilité de se débaucher. C'est un état d'esprit caractéristique des koulaks et des maraudeurs. En envisageant des mesures en vue de l'élimination des habitudes malsaines des bandes de Makhno et du rétablissement de leur capacité de combat, il est indispensable de relever deux voies possibles: influence spirituelle et d'organisation, puis répression vigoureuse à l'encontre des pires éléments. »

Léon Trotsky 1919.

« (...) Les marins de Cronstadt « en paix » jusqu'au commencement de 1921, sans trouver d'emploi sur aucun des fronts de guerre civile, étaient en règle générale, considérablement endessous du niveau moyen de l'Armée Rouge et renfermaient un grand pourcentage d'éléments demoralisés, qui portaient d'élégants pantalons bouffants et se coiffant à la façon des souteneurs. »

Léon Trotsky 1938.

Pour Makhno, la révolution ne peut en aucun cas être la vérification d'une idéologie quelconque – fut-elle anarchiste – mais la destruction de toutes les idéologies.

La lutte des classes n'est pas une question d'opinion mais une constatation de faits.